

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 25 (1975)
Heft: 3

Artikel: L'homme normal
Autor: Thévenaz, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'HOMME NORMAL

A La Chaux-de-Fonds, le « Club 44 » organisa le 16 mars 1955 une conférence-débat sur le thème « Le normal et le pathologique ». Pierre Thévenaz y improvisa un exposé qui fut enregistré et dont nous publions le dactylogramme inédit.

Ce texte est le dernier témoignage public de la pensée de son auteur, et à cet égard il a une valeur humaine que rehausse le sujet traité : quelques semaines après, au jour du Vendredi-Saint, Pierre Thévenaz était opéré.

L'absence totale de retouches est intentionnelle : elle veut laisser intact le caractère improvisé de ce texte oral, où l'on perçoit sur le vif la démarche d'une pensée qui se fait en se disant. Nous exprimons ici notre grande reconnaissance à Madame Pierre Thévenaz et à M. Jean-Pierre Thévenaz, qui se sont chargés de la tâche difficile de ponctuer le texte.

* * *

Messieurs,

Je dois d'abord vous exprimer une certaine confusion ; mais peut-être que ça vous mettra un peu à l'aise pour un exposé qui est censé être de philosophie. Les organisateurs aimables de cette soirée m'avaient dit que j'étais invité à un débat, et que je n'avais rien à préparer. D'ailleurs, ayant été averti la semaine dernière, je dois avouer que je n'ai pu penser au sujet de ce soir que dans le train, à partir de 7 heures du soir. Et quand j'arrive ici, je vois que mes honorés collègues et amis vous ont présenté une conférence, brève, mais substantielle. Et je n'en ai pas à vous offrir : je ne pensais, au fond, que donner quelques réflexions dans le débat. Je suis... Je ne veux pas me dérober à l'aimable invitation, et je ne voudrais pas non plus que la philosophie ait l'air de se dérober. C'est pourquoi je veux peut-être essayer... d'abord quelques réflexions sur ce que je

viens d'entendre ; et ensuite je compte surtout sur la discussion animée en dialogue — le philosophe se sent peut-être plus heureux dans le dialogue que dans la conférence, à en croire Platon — je compte sur ce dialogue pour au fond préciser les choses.

D'ailleurs, l'image que mon ami Niklaus a donnée de la philosophie m'inquiète un peu. Il a parlé d'abord, confondant aimablement le philosophe et le théologien, il a parlé d'eux comme de marchands de credo, comme de... — comment disait-il ? — de gens qui proposent des valeurs à la société. Je dois dire que personnellement je ne me sens nulle mission de ce genre, et je ne conçois pas même que la philosophie ait pour tâche principale d'apporter au monde des idéals, des valeurs, qui seraient justement ces normes qu'il semble que la notion de normal nous appelle à chercher. Même, la notion de norme idéale m'inquiète à vrai dire plutôt, et je me demande, à certains égards, si elle n'est pas une notion bâtarde en philosophie ; et les quelques réflexions que je vous propose maintenant iraient plutôt dans le sens d'une critique de la notion de norme et, au fond, d'une accentuation de cette ambiguïté dont parlait déjà notre ami Niklaus.

Je crois que, en fait, la notion de normal n'intéresse absolument pas le philosophe, et c'est ma confusion seconde dans l'affaire. Je ne crois pas que ce soit une notion importante pour la philosophie, et, si je regarde un peu l'histoire de la philosophie, je ne vois pas où elle aurait véritablement joué un rôle décisif.

Il me semble — on me dira si j'ai tort — que c'est une notion essentiellement médicale. C'est-à-dire qu'elle n'aurait de sens qu'à partir de la notion de pathologique et d'anormal. Et je serais prêt à dire, et à défendre cette idée, que « pathologique », c'est la notion positive : c'est « anormal » qui est la notion positive qui répond à des faits — on peut constater la maladie, la maladie est un fait — tandis que la notion de normal serait en quelque sorte, comme d'ailleurs M. Riggensbach vient de nous le dire, simplement l'indication d'une absence de symptômes maladiques. Voilà qui me paraît d'ailleurs très précieux comme définition. En effet, c'est par l'absence qu'on va définir le normal, par l'absence du pathologique. Comme le pathologique est très répandu, cette absence, eh bien ! nous pouvons aussi y viser tous parce que nous avons tous, on nous l'a dit, un petit grain de folie. Alors, ainsi, cette notion qui apparaissait comme justement une norme positive que nous aurions dû en quelque sorte présenter, je crois que nous ne pouvons guère lui donner qu'un sens négatif, comme suppression d'anomalies.

Et alors, ça nous donne tout de même un peu à réfléchir. Regardez : le médecin qui traite le corps... eh bien ! là, la notion de normal est tout de même assez aisée à déterminer. Si vous souffrez d'anémie ou de leucémie, eh bien ! un calcul du nombre des globules blancs et

de leur rapport avec les globules rouges suffira à établir la notion de normal, ou plutôt à rétablir, comme on nous l'a dit, l'état normal. Mais, vous voyez, le normal et le pathologique, ici, sont pris dans un cadre extrêmement limité, et là ils ont leur plein sens, on comprend ce que ça veut dire.

Quand on passe à la psychothérapie — je m'excuse ici déjà d'avance vis-à-vis des psychothérapeutes — j'ai l'impression que la notion de normal devient déjà extrêmement inquiétante, ou plutôt imprécise, précisément parce que c'est une notion négative. La pathologie, le pathologique psychologique, nous voyons encore très bien ce que c'est ; enfin nous avons assez de psychiatres, et nous sommes tous friands de folie, comme ils nous le disaient, pour comprendre que ça existe. C'est un fait, nous le constatons autour de nous : nous voyons des gens un peu « piqués », nous voyons des fous, nous sommes nous-mêmes peut-être affectés d'un peu de cela. Donc, nous voyons encore ce que c'est. Mais quand il s'agit de proposer une norme psychologique, qui serait alors l'état que nous devrions récupérer, peut-être que le psychiatre, en face d'une entrave précise, due à un trouble fonctionnel précis, peut savoir exactement ce que cela veut dire de le supprimer et par conséquent de retrouver un état normal. Mais déjà quand vous allez alors plus profond, disons vers une psychologie qui entend saisir l'homme tout entier, parce qu'il s'agit de l'histoire de l'homme tout entier — comme par exemple dans la psychanalyse ou la psychologie des profondeurs — alors la notion de norme que le psychanalyste aurait devant les yeux pour le guider dans sa thérapie est déjà une notion qui est sujette à caution. Et vous savez qu'on a toujours reproché aux psychanalystes, au fond, de proposer à leurs patients de substituer à leurs normes personnelles, subjectives, affectives, émotionnelles ou je ne sais quoi, infantiles ou inconscientes, d'y substituer tout bonnement, en dernière analyse, la norme de vie que le psychanalyste, lui, en quelque sorte lui propose. Je sais bien qu'il y a là quelque chose de déformateur de l'intention des véritables psychologues et des véritables psychanalystes, qui ont un souci très exact et très net (et il faut leur rendre hommage) de ne pas proposer de normes, de se contenter de « désentraver » le malade et de supprimer ses troubles. Mais ceci ne fait que marquer mieux... — le souci du psychologue nous marque déjà mieux ce que la notion de normal a d'inquiétant, parce qu'au fond un psychologue averti ne s'y réfère pas tant que cela ; et il nous propose bien plutôt de laisser à celui qui a été « désentravé » le libre choix de ses normes.

Dans ces conditions, alors, qui va donner des normes à cet individu ? Et alors Niklaus nous dit : Appelons le philosophe, appelons le théologien, qui vont vous servir des normes selon lesquelles, enfin « désentravé » par le psychothérapeute, vous pourrez alors constituer

vosre personnalité ! — Mais je crois qu'ici nous nous aventurons alors sur un plan où la notion de normal n'a plus *aucun sens*. C'est-à-dire que, si la notion de normal dépasse un cadre bien précis, d'un mal précis à supprimer, alors ça devient une sorte de... — je ne sais pas comment dire — d'essence de l'homme et de digue morale qui serait alors à proposer à tous les hommes. Mais alors, sur ce point, nous pouvons nous demander si... un homme qui, à supposer que ce soit le cas, n'aurait pas d'entraves psychologiques ou d'entraves physiques, disons un homme normal — nous allons prendre la notion, nous ne l'avons pas définie, nous ne le pouvons pas ; mais disons : ce que nous appelons un homme normal comme on nous l'a présenté déjà. Eh bien ! cet homme normal, au fond, pour lui, la notion d'homme normal n'a pas de sens. Je ne crois pas qu'un homme normal puisse définir un homme normal, puisse en fixer l'allure et savoir exactement que, par là, il a le droit de proposer aux autres une norme ou un idéal.

Car, dans la notion de normal, comme on l'a relevé, il y a cette idée de moyenne. Et fort souvent, quand il s'agit d'établir le comportement normal d'un homme, on en est réduit à la statistique et aux chiffres ; on détermine des âges mentaux après avoir étalonné des tests ; on établit, comme Kinsey dans son rapport auquel faisait allusion le papier d'invitation, on établit un comportement sexuel normal — c'est-à-dire : Kinsey s'interdit de se préoccuper de cet aspect, normal ou anormal, mais en fait qu'est-ce qu'il lui substitue ? il lui substitue la statistique ! Parce que, en fin de compte, quand on lit ses rapports, on en vient à voir que c'est la statistique qui est reine et c'est la statistique qui fait la norme. C'est-à-dire que sera normal, finalement, tout ce qui est représenté dans un pour-cent suffisant. Et alors, de cette façon, comme on s'engage sur cette voie de la statistique, parce qu'on n'est pas capable de donner un contenu préalable à la notion de normal, et qu'on s'est rendu compte qu'il était dangereux de fixer un contenu à cette notion, on préfère justement que ce soit le malade lui-même, une fois guéri, qui fixe cette notion. Alors on s'aperçoit que, dans la notion de normal appliquée à l'homme normal, considérée comme ce qui devrait faire l'unité de notre vie morale, — on s'aperçoit alors qu'on s'oriente vers... tout simplement *le conformisme*.

Je ne crois pas qu'on puisse appliquer la notion de normal à l'état normal, donc en dehors du cadre médical, psychologique ou physique, autrement qu'en proposant à l'homme un quelconque conformisme. Et alors là, vous pouvez sentir immédiatement pourquoi je disais au départ : le philosophe ne sait pas que faire de cette notion de normal, parce que, en général, ça n'a pas été la tâche des philosophes de vous proposer un conformisme.

Or la notion d'homme normal suppose :

— ou bien une essence de l'homme qui serait stable, et qu'alors nous pourrions rejoindre, parce qu'elle est éternelle, nous la portons en nous, elle est simplement couverte d'une certaine gangue de déformation, mais, en grattant un peu, nous pourrions la faire réapparaître ; et alors ça voudrait dire que notre tâche est de nous conformer à cette essence primitive de l'homme. C'est-à-dire qu'ici, ou bien on admettra que ce conformisme... — n'est-ce pas, je verrais ici deux embranchements différents : on pourrait dire que ce conformisme va ou bien dans le sens d'une conformité sociale et collective (on a relevé ce caractère de la normalité : c'est-à-dire que la tâche de l'homme, ce serait de s'adapter à une vie sociale, d'être capable d'échanges avec autrui), ou bien alors dans le sens d'une autonomie qui est une façon de se conformer à soi-même librement. Mais dans les deux cas, à supposer que ce mot « normal » ait un sens, alors ce serait, en quelque sorte, une essence préalable à laquelle nous aurions à nous conformer.

— Je sais bien que certains psychologues ou certains philosophes, réfléchissant sur cette notion, en sont venus à dire : nous ne pouvons pas fixer le contenu du normal, nous ne pouvons pas non plus nous fier à la statistique, parce que la statistique vous donnera simplement une forme de conformisme ; mais on pourrait alors définir (et je me souviens avoir lu ça quelque part sous la plume de psychologues ou de philosophes) que le normal, ce serait au fond l'aptitude qu'a l'homme à se fixer des lignes de conduite, variables selon les circonstances, c'est-à-dire la capacité de réagir de façon créative, de créer du nouveau à propos de chaque situation, alors que l'anormal serait celui qui est jouet de son passé, de ses instincts, de ses émotions, de son affectivité, de ses expériences infantiles, etc. Alors, si le normal est celui qui peut créer quelque chose, alors nous avons évidemment une notion beaucoup plus souple de la norme. Et vous voyez : nous ne pouvons plus alors lui donner un contenu, nous ne pouvons plus demander au philosophe d'en donner le contenu, pour ainsi dire ; ce sera simplement cette capacité de créer.

— Mais là encore on pourrait s'interroger, et se demander si cette création, ce n'est pas encore nous qui fixons une norme plus souple, une norme plus vague, mais, en un sens, un nouveau conformisme. C'est-à-dire : est-ce que véritablement il n'y a *que* cette possibilité-là de réaliser son destin, pour l'homme ? est-ce que véritablement l'homme normal ne serait *que* l'homme capable de se créer ou de vivre sa vie dans un sens créateur ? est-ce que c'est véritablement cela, la santé ou l'état normal ?

Voyez, j'essaie ici d'esquisser une critique. Je crois que si on voulait la fonder véritablement (mais je ne sais pas si c'est le lieu ici,

je pourrais peut-être le faire après), je crois qu'il faudrait peut-être faire un diagnostic historique sur le plan philosophique. J'ai l'impression que la notion de norme — et la notion de valeur — qui est si importante pour le métier du psychothérapeute ou du médecin, est une notion moderne, qui n'avait pas au fond sa place dans la philosophie d'autrefois.

Je crois que la philosophie d'autrefois était orientée vers un ordre éternel qui existait déjà, et pas du tout vers l'idée d'une norme idéale. Parce que... remarquez que, qui parle de norme, et qui parle d'idéal, ou qui parle de valeur, entend dire qu'il conforme son existence ou sa vie à quelque chose qui *n'est* pas encore, qui *doit* être (comme on nous l'a dit), qui doit être, qui n'est pas encore. Le philosophe, je ne crois pas qu'il s'intéresse beaucoup à ce qui doit être. Il me semble, à voir à travers l'histoire, que le philosophe s'intéresse à ce qui *est* : à ce qui est, à la fois dans le domaine des faits, et puis dans un domaine au-delà des faits qui est celui d'une réalité métaphysique fondamentale. Et quand un Platon parle d'une cité idéale, il n'entend pas dire : une norme idéale de ce qui devrait être et qui n'existe malheureusement pas encore. Il entend nous dire tout autre chose : il entend nous dire qu'il y a, dans un monde transcendant, une réalité supérieure à la cité dans laquelle nous vivons et qui est imparfaite ; c'est la cité idéale. La cité idéale, c'est la cité plus réelle que celle dans laquelle nous vivons, et réelle dans le sens le plus fort que la philosophie puisse donner.

Mais depuis le XVIII^e siècle (je ne fais ici qu'esquisser une analyse qui devrait, je crois, se prolonger à travers le... et marquer beaucoup plus de nuances) — je crois que depuis le XVIII^e siècle, en particulier depuis que toute la vie humaine a été polarisée par l'idée de progrès, alors vous avez cette nouvelle orientation de la vie humaine, polarisée par un but à atteindre, un devoir-être qui n'est pas encore et qu'il faut réaliser. Et on entre dans une période alors révolutionnaire, justement parce que le révolutionnaire c'est l'homme qui a un idéal, et qui veut le réaliser, et qui conditionne toute sa vie... — enfin, qui conduit toute sa vie en fonction de cette norme idéale qu'il veut inscrire dans les faits. Et alors, la notion de valeur ou la notion d'idéal me paraît venir tout simplement du déclin de la notion de métaphysique et de réalité métaphysique qui supportait toute la philosophie du passé. Et c'est à partir du XIX^e siècle, et même à partir... — oui, à partir du XIX^e siècle, qu'on commence à avoir une philosophie des valeurs ; il n'y en avait jamais eu avant. C'est à partir de ce moment-là, à partir du... XVIII^e siècle, qu'il y a une philosophie de l'idéal, un idéalisme dans le sens de quelque chose qu'on met au bout de sa route et qui est un devoir-être encore non réalisé : une norme. Alors, on commence à diriger sa vie en fonc-

tion d'une norme qu'on pose, alors que le passé, les philosophes du passé, les hommes de l'Antiquité et du Moyen Age, réglaient leur vie non pas en fonction d'une norme, mais en fonction d'une réalité à laquelle ils estimaient qu'ils devaient être fidèles.

Alors peut-être trouverions-nous là une justification — meilleure que celle que j'esquissais jusqu'à présent, au départ — de cette... au fond, de ce caractère douteux de la notion de norme, appliquée à l'être humain tout entier et surtout appliquée à l'homme normal. Je crois que nous devons dire : la notion de normal a un sens médical et psychopathologique, ou... — oui, dans le domaine du corps et de l'âme, là où il y a des troubles ; mais en dehors de cela, je crains que cette notion ne nous égare. Et je dirais alors que si nous voulions nous placer au point de vue de l'homme total, et de l'homme qui veut en quelque sorte trouver sa raison de vivre, — eh bien ! l'anomalie peut parfois être très heureuse.

Et si je regarde les philosophes de l'histoire (pour ne parler que de ce que je connais ; mais je crois que ce serait valable tout autant des artistes ou des littérateurs), eh bien ! où sont les philosophes hommes normaux ?... Car enfin, s'ils ont pour mission de vous donner la norme, il faudrait d'abord s'assurer que ce sont des hommes normaux ! Est-ce que Spinoza était un homme normal ? Est-ce que Pascal était un homme normal ? Est-ce que Platon était un homme normal ? Est-ce que saint Thomas d'Aquin était un homme normal ? Ce serait d'abord une analyse psychographique qui devrait nous le dire ; et vous voyez que nous nous engageons dans une voie qui frise l'absurde.

Est-ce que nous ne devons pas dire, au fond, avec Nietzsche : N'y a-t-il pas des névroses de la santé, et n'y a-t-il pas aussi une santé profonde de l'âme et du corps même là où la santé n'y est pas, même là où nous avons le sentiment... — où peut-être surtout le psychopathe a le sentiment — que se cachent des... des troubles ou un état pathologique ? D'ailleurs, tout dépend de ce qu'on fait d'un état pathologique : et là nous pouvons, à partir d'un état pathologique, créer quelque chose de valable. Et alors on peut se demander si la « normalisation » de l'humanité ne nous priverait pas des plus beaux fleurons de la civilisation. Enfin, là je m'engagerais peut-être dans une critique un peu facile et qui a été souvent faite ; mais j'en reste là, en m'excusant de ce qu'a d'improvisé (mais on m'a dit qu'il fallait improviser) ce petit exposé.

PIERRE THÉVENAZ.